

# Michèle Morgan triomphe à Cannes

## dans LA SYMPHONIE PASTORALE

par Gérard BOSSENS

### «LA BATAILLE DU RAIL»

grand prix international du film

C'est donc la France qui sort vainqueur de ce premier Festival International d'après-guerre. Nous parlons ailleurs du Festival lui-même et du triomphe de Michèle Morgan.

En couronnant « La Bataille du Rail », qui est un authentique chef-d'œuvre mais ne participe pas exactement de la toute dernière production française, il semble que le jury ait voulu rendre hommage à la qualité du cinéma français et à la Résistance française.

Nous ne croyons pas cet hommage injustifié.

Organiser un Festival international de cinéma était une chose excellente en soi. La France assurément avait tout à gagner à rassembler les cinéastes de tous les pays et à présenter sur ses écrans les œuvres les plus marquantes de ces dernières années. D'autre part, de telles confrontations s'avèrent nécessaires non seulement pour créer des échanges entre les peuples et révéler les différences de conception et de caractère, mais pour permettre des bilans d'ensemble, mesurer les progrès d'un art qui se cherche encore et voir dans quelle voie il est préférable de s'engager, quelles inventions il faut retenu, quels écueils il faut éviter...

Je ne voudrais pas faire l'esprit chagrin, et le déniement systématique n'est pas mon affaire. Force est pourtant de constater que ce fameux Festival est un demi-échec, d'abord par la faute d'une déplorable organisation technique, due au fait que le gouvernement ne s'est rallié au projet que trop tard pour prendre les dispositions nécessaires, ensuite par l'absence des films les plus marquants de la production française et de la production américaine. Il est à cet égard extrêmement regrettable que l'œuvre de Marcel Caracé et de Jacques Prévert : Les Portes de la Nuit, plus représentative

qu'aucune autre de nos possibilités, et que Martin Roumagnac n'ait pu être terminés à temps. Il est également regrettable que le choix des six films français n'ait pas été dicté par de seules considérations artistiques, mais que là encore, les influences et les pressions aient joué, excluant des œuvres qui eussent mieux servi notre prestige.

### LE CINEMA AMERICAIN

Nous ne pouvons en dire autant des films américains, car nous ne savons pas comment ils ont été sélectionnés. Mais on doit dire qu'Hollywood a déçu ; après Qu'elle était verte ma vallée, Citizen Kane et Laura, on attendait fiévreusement les nouvelles réalisations des étonnants metteurs en scène d'outre-Atlantique. Si l'on met à part The Lost Week-end et Hantise, on est stupéfait par l'indigence et la puérilité des scénarios, le manque d'originalité des mises en scène. Qu'un film comme Gilda, avec la splendide Rita Hayworth, ait été annoncé comme un extraordinaire succès, donne la mesure des faiblesses du cinéma californien ! Mais ce Festival n'a fait que confirmer notre impression : le cinéma américain traverse une crise et il sera malaisé de surmonter ; doté de puissants moyens et de remarquables techniciens, servi par trois ou quatre metteurs en scène hors-de-pair, il est néanmoins de plus en plus dépourvu d'inventions, d'idées, de trouvailles : Hollywood n'a pas de scénaristes pas de sujets ; il ne possède plus que de parfaits réalisateurs. A telle enseigne que les Wyler, les Orson Wells, les Boyer viennent chercher à Paris les thèmes qui leur manquent.

Organisation déplorable, avons-nous dit, qui a failli provoquer le retrait des délégations étrangères. Les Russes n'ont pas caché leur mécontentement devant ce qu'ils ont qualifié de « sabotage », après la représentation dix fois interrompue de Berlin. Moins susceptibles, les Américains ont été stupéfaits par l'impréparation des séances et l'ignorance des opérateurs, recrutés on ne sait où : C'est Notorious dont les bobines furent interverties, Anna et le roi de Siam, aux innombrables coupures, les courts métrages massacrés, les programmes surchargés, obligeant les membres du jury à veiller chaque jour jusqu'à trois heures du matin...

(Lire la suite en page 6)

**C**OMME La Belle et la Bête, le film de Jean Delannoy, La Symphonie Pastorale, tiré du magnifique roman de Gide, avait été choisi à l'unanimité pour figurer sur la liste des productions que le cinéma français devait présenter au Festival de Cannes. Certes, nous l'avons dit, il est regrettable que Carné n'ait pu finir à temps Les Portes de la Nuit, et il est non moins regrettable que des films médiocres aient été retenus, tels que Le Bevenant ou Le Père Tranquille, qui n'auront pas servi notre prestige dans ce domaine. Le film honnête et consciencieux ne pouvait avoir sa place dans cette compétition internationale. Toutefois, la France n'est pas seule à avoir commis des erreurs. Le Mexique, l'Angleterre ont déçu ; et les Etats-Unis eux-mêmes, n'ont pas fourni l'échantillonnage de leurs meilleurs produits...

Rapidement on a vu la lutte se circoncrire entre Hollywood et Paris : à The Lost weekend, nous répondions par La Belle et la Bête; à Gaslight (« Hantise » dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs) nous ripostions par La Symphonie Pastorale. Soyons rassurés. En dépit de toutes nos difficultés, la France a maintenu son rang. La première conclusion à tirer est que le cinéma, dans sa forme actuelle, n'existe que par les metteurs en scène, les scénaristes, les comédiens et les techniciens des deux capitales de la cinématographie mondiale. Les Français et les Américains sont les seuls à pouvoir produire des chefs-d'œuvre et à engager le Septième Art dans des voies de progrès et de perfection dont les pionniers du muet étaient loin de se douter...

Michèle Morgan, qui était venue tout exprès d'Hollywood pour assister à la présentation de La Symphonie Pastorale, a été accueillie comme une grande vedette internationale ; sa remarquable interprétation lui a valu un succès comparable à celui d'Irene Dunn et d'Ingrid Bergman. Son partenaire, Pierre Blanchar, a trouvé, dans le rôle du pasteur, la plus belle occasion de sa carrière à l'écran de révéler son grand et sobre talent. Quant à Jean Dessailly et aux autres acteurs, on ne pouvait imaginer d'autres interprètes. Mais pour être équitable, c'est d'abord à Jean Delannoy qu'il faut faire honneur; il est, avec René Clair et Marcel Carné, notre metteur en scène et notre créateur le plus puissant, à la taille de William Wyler, de John Ford et d'Orson Wells.

G. B.

EN PAGE 6 :

**Les étudiants d'Alger  
sont sans logis**